

Interview avec ROHART Angèle

Rohart Angèle : Je m'appelle Angèle Rohart. J'ai 27 ans et j'habite à Paris dans le 11^e.

Van Mol Mariem : Et vous êtes de quelle origine ?

R. A. : Je suis française et espagnole. Mon père est français et ma mère est espagnole.

V. M. M. : Depuis combien de temps êtes-vous ici ?

R. A. : Je suis née en France et ma mère aussi. Ce sont mes grands-parents qui ont migrés d'Espagne en France.

V. M. M. : Pouvez-vous me décrire la discipline artistique que vous pratiquez ?

R. A. : Alors je fais plein de petites choses. Je fais beaucoup de performances, d'installation, un peu de vidéo aussi et quelques sculptures. Et là, je suis en train d'expérimenter le monde de l'art invisible aussi pour rajouter ça à mon panel d'expériences.

V. M. M. : Super. Est-ce que vous pouvez décrire ce que vous faites au niveau concept ? Que traitez-vous dans vos œuvres d'art ?

R. A. : Je travaille beaucoup autour de la représentation du corps dans l'art et dans la société. Surtout le corps féminin. Comment est-on passé, dans l'histoire, de l'art de muse à créatrice ? Et essayer de reprendre pleinement conscience et possession de nous-même et de notre place. Et je travaille aussi beaucoup autour de la transmission intergénérationnelle comme j'ai été élevée majoritairement entourée par des femmes. Du coup, c'est qu'est-ce qu'on fait de ce qu'on dit ? Comment le retransmet-on ? Comment le passe-t-on à la personne suivante ? Comment prend-on conscience de notre histoire aussi pour connaître notre place et voir comment on avance dans le monde ?

V. M. M. : Quelle est l'origine de l'intérêt pour l'art et pour cette discipline en particulier ?

R. A. : Je ne sais pas trop. Depuis toute petite, j'ai toujours aimé dessiner et bidouiller avec plein de petits trucs, fabriquer des choses et puis, je crois qu'à l'école, c'est la seule matière où j'avais de bonnes notes donc du coup, ça, c'est très vite tourné vers ça et ça m'a suivi depuis mon plus jeune âge.

V. M. M. : Tu as donc commencé depuis le plus jeune âge ?

R. A. : Oui, car c'était vraiment ce qui m'intéressait, m'amusait. J'étais même assez en demande de ce genre d'activités. Car c'est vrai que le sport, aller courir ce n'était pas du tout ma tasse de thé. J'étais plus tranquille sur une table à griffonner, à faire des trucs comme ça que faire d'autres activités d'enfants. Où je n'étais pas vraiment à l'aise.

V. M. M. : Et votre pratique invisible, ça consiste en quoi ?

R. A. : heu... Là, je suis en train de réfléchir pour un projet où ce serait faire un lien entre art et vie. Et essayer de rapprocher les deux. J'ai l'impression que ça s'est vraiment distancié quand on va au musée. On ne sait plus vraiment... On est loin de ce qu'on voit, on ne se sent plus vraiment proche comme j'ai la sensation que ça pouvait être avant à une certaine époque. Mais peut-être que je me trompe, je ne sais pas... Et là, essayer de reconnecter les deux et peut-être en essayant de revaloriser sa vie par l'art. Parce qu'on valorise énormément les œuvres d'art, tout ce qu'on voit d'artistique, on dit : « C'est génial, c'est fabuleux », mais peut-être que si on regarde sa propre vie par le prisme de l'art, on peut se rendre compte qu'elle a plus de valeur que ce qu'on croit. Qu'elle est plus belle, plus intéressante et du coup, essayer aussi d'amener un peu de joie et de bonheur, ça peut être pas mal.

V. M. M. : Est-ce que vous pouvez me raconter votre parcours artistique en tant qu'artiste femme ?

R. A. : J'ai commencé les études d'art assez tôt parce que j'ai tout de suite fait un bac pro en communication visuelle donc j'ai commencé par le graphisme. C'était très intéressant, mais je me suis vite rendu compte que ce n'était pas ça que je voulais que je fasse, répondre à une commande. À ce type de commande d'art appliqué, ce n'était pas vraiment ce qui m'intéressait. Après, j'ai fait une prépa et à la suite de ça, je suis partie aux Beaux-arts de Poitiers où j'ai fait mon master là-bas. Donc j'ai été diplômée en 2020 pendant le COVID donc ça a été assez compliqué, assez mouvementé, mais bon...on s'accroche. Après, c'est vrai que la sortie d'école n'est jamais un moment très, très plaisant. Avec le contexte du COVID en plus, c'était assez dur, assez fastidieux et c'est vrai du coup que je suis partie de Poitiers pour revenir sur Paris. Il a fallu que je remonte un réseau de zéro et c'est quand même assez compliqué. Après, j'ai eu la chance de rencontrer différentes artistes avec qui j'ai pu travailler qui m'ont un petit peu épaulé. À travers elles, j'ai vu pour beaucoup que c'était quand même assez important de se soutenir entre femmes, qu'elles privilégiaient aussi de bosser avec des nanas pour justement donner de la visibilité aux autres et essayer de s'encourager parce qu'on n'est pas réellement mises en valeur. On est beaucoup dans l'école, mais une fois sortie, on ne nous voit pas trop. Même si ça évolue, un petit peu, les lignes sont dures à bouger. C'est global, c'est la société en fait. C'est le temps que ça rentre dans les codes, qu'on s'habitue, que l'on comprenne que plus d'inclusivité ce n'est pas quelque chose de

mauvais au contraire. Tout le monde va y gagner, c'est plutôt bien. Ceux qui ont la plus grosse part du gâteau ont un peu de mal à partager. Petit à petit, on va essayer de leur faire comprendre que ça peut être sympa quand même. Ils ne vont rien perdre.

V. M. M. : Quelles sont les choses qui t'ont encouragé à faire de l'art ?

R. A. : Je pense que j'avais besoin de faire entendre ma voix. Et pour moi, c'était par là que c'était le plus sensé de le faire. Peut-être la seule façon que je savais le faire, pour moi, à mon sens. C'est peut-être le moyen le plus simple pour exprimer une révolte intérieure de se dire qu'il y a quelque chose qui ne va pas et qu'il faut que ça bouge, il faut que ça change. Comment est-ce que je fais passer le message ? Et peut-être que dire des choses horribles en les rendant belles...

V. M. M. : C'est quoi ce concept ?

R. A. : Et bah justement, montrer la difficulté d'une réalité, de ce qu'on peut ressentir, de ce qu'on peut vivre, de ce à quoi on peut faire ça. Parce que bon, on arrive, on nous donne un corps dont on n'est pas vraiment propriétaire, tout le monde le voit d'une certaine façon et c'est un peu genre, il faut que tu t'y fasses. Fais avec ça que ça te plaise ou non. Et que ce soit à travers le regard de la société, de la famille, de l'entourage, c'est assez compliqué de faire avec ça. Et du coup, ce n'est pas très joli tous les jours ce qu'il peut se passer. Essayez d'embellir des choses moins belles, l'idée me plaît beaucoup. Et puis comme ça, on peut faire passer le message un peu plus en douceur même s'il reste dur.

V. M. M. : Qui vous a soutenu dans votre parcours ?

R. A. : J'ai eu la chance de croiser des personnes que j'ai pu rencontrer en prépa, à l'école, des choses comme ça, qui elles m'ont beaucoup soutenu.

Dans l'extérieur, il y a une dame que j'ai rencontrée en prépa qui elle m'a énormément soutenue. Elle m'a dit que oui, je pouvais y arriver, que mes idées étaient valables et qu'il ne fallait pas que j'aie peur d'oser. Et puis pareil d'autres artistes que j'ai rencontrés comme j'ai travaillé comme assistante pour elle aussi, on continuait à m'encourager.

La famille, oui et non, d'un côté, il m'encourage, d'un autre côté, ils sont inquiets. Ils se disent : « Est-ce que ça va vraiment marcher ? ». Ils se disent : « C'est bien, mais concrètement, est-ce que tu vas vraiment gagner de l'argent comme ça ? ». La famille, ils sont là, mais c'est un encouragement un peu inquiet quand même.

V. M. M. : La fameuse situation économique d'un artiste...

R. A. : Mais bon après, ils m'ont toujours aidé pour les études. Ils m'ont toujours dit : « Fait, il n'y a pas de problème. On t'aidera à payer tes études, s'il y a besoin. Concentre-toi dessus ». De ce côté-là, ils ne m'ont jamais dit non. Même s'ils étaient inquiets à côté de... concrètement qu'est-ce que tu vas pouvoir faire avec ça, mais ils étaient quand même un peu là et d'autres personnes extérieures et puis, mes amis aussi. Après bon, je ne sais pas s'ils me soutiennent, mais comme ils sont aussi dans des milieux musiques, arts, on est un peu tous dans la même galère. On se soutient les uns les autres.

V. M. M. : Et est-ce que vous avez des gens qui vous ont empêché de réaliser votre art, comme des sortes d'obstacles ?

R. A. : Non. Après heu... J'avoue, j'essaie de faire abstraction de ça parce que des obstacles, il y en a partout, beaucoup. Et je pense qu'on s'en met aussi soi-même, à avoir peur, à ne pas avoir confiance, à se dire que non, on n'est pas capable et on n'y arrivera pas. Le premier obstacle, c'est soi-même à ne pas se faire confiance. Donc les autres, j'essaie un peu de mettre des œillères et de me dire : « Je ne regarde pas, j'avance parce que sinon, si moi, je n'y crois pas, les autres ne vont pas y croire pour moi de base donc si moi, je n'y crois pas, ça n'avancera pas ». Donc, il faut essayer et après, je ne sais pas. Il y a sûrement des obstacles, mais je préfère mettre un petit peu d'ignorance là-dessus.

V. M. M. : fermer les yeux.

R. A. : Oui, un petit peu.

V. M. M. : Avez-vous subi des discriminations en tant qu'artiste femme ?

R. A. : Moins que d'autres, je pense. De ce côté-là, j'ai quand même été épargnée parce que c'est que si je n'en parle pas, on ne voit pas que j'ai des origines et que j'ai une partie de ma famille qui n'est pas française. C'est vrai que de ce côté-là, j'ai de la chance par rapport à d'autres. Après, j'entends constamment des choses horribles et ça ne m'empêche pas que ça me blesse, que ça me révolte. Mais c'est beaucoup moins dur que d'autres amis à moi qui vivent des choses intolérables tous les jours. Enfin, des fois, je suis dans le métro avec des amis et juste parce qu'ils sont noirs, hop ! Contre le mur, on se fait fouiller et moi, ça ne m'arrive pas. Donc, de ce côté-là, je suis hyper chanceuse, hyper privilégiée. Ça reste des choses qu'on voit et qu'on se dit genre mon Dieu comment est-ce que ça peut encore exister aujourd'hui ? Comment les gens peuvent-ils être aussi anormaux ? Enfin, je ne sais pas aussi intolérant, enfin je ne comprends pas. Et après, en tant que femme en général bon bah... un peu comme tout le monde.... Même à l'école, tu parles de certains projets à des professeurs, ils te regardent et ils disent : « Tu as regardé dans Marie Claire pour voir

ce qu'ils en pensent ». Là, genre, tu te dis : « Je ne suis pas sûr que ce soit la source de référence à mes propos ». Mais d'accord, pas de problème, je vais aller lire Marie Claire et je reviens. Ce sont des trucs avec lesquels il faut dealer tous les jours. Il vaut mieux en faire un peu une blague et que ça passe au-dessus, car sinon, on rentre chez soi et on a envie de pleurer tous les matins et tous les soirs. Et on ne fait plus rien, mais c'est malheureusement, le quotidien, il faut faire avec. Des propos sexistes, il y en a toute la journée et on passe au-dessus.

V. M. M. : Avez-vous subi des discriminations par rapport à votre pratique ? Votre art ?

R. A. : Pour le moment, non. En tout cas, s'il y avait, je n'ai pas fait attention. Après, dans ma pratique de performance, vu que c'est beaucoup autour du corps, il y a une certaine mise en danger où le corps est souvent mis à nu. Donc, ça pourrait être dangereux pour moi ou mes performeuses parce qu'elles sont dans une situation vulnérable, mais jusqu'à présent, j'ai eu face plutôt à des personnes bienveillantes et à l'écoute. Donc, j'espère que ça continue. Mais c'est vrai que quand j'y repense, j'ai pu me mettre en danger, car quand on performe...des fois, il y a eu des performances nues ou quelque chose comme ça et il pourrait se passer...on ne sait pas, jamais... On se met en danger déjà et là, encore plus. Mais non, jusqu'à présent, ça a été.

V. M. M. : Avez-vous déjà assisté à ça ?

R. A. : Heu...en tout cas, pas pendant mon travail à moi. J'ai déjà vu d'autres choses pour d'autres personnes, mais pas dans le cadre de mon travail. Jusque-là, j'ai de la chance, j'ai été épargné.

V. M. M. : Parvenez-vous à vous épanouir artistiquement ?

R. A. : C'est difficile. Mais je pense que c'est parce que je me mets trop de pression ou des objectifs hauts. Et je ne sais pas, mais je pense que des fois, il faut peut-être laisser plus le temps. Enfin, les choses prennent du temps et moi, j'aimerais bien que ça aille plus vite. Par exemple, je suis sortie d'école en octobre 2020. On est en février 2023 et je me dis : « Voilà, sur cette période, qu'est-ce qui s'est passé ? Tu n'as pas fait assez de choses. Ce n'est pas assez. »

V. M. M. : Il y a eu le COVID aussi.

R. A. : Oui ! Mais, mais aussi voilà ! Après, je regarde et alors je dis bon : « Il y a eu le COVID. Il y a eu ça. C'est compliqué. Sois indulgente. Prends le temps ». Mais d'un autre côté, je me dis : « Est-ce que tu n'aurais pas pu faire plus ? Est-ce que tu n'aurais pas pu faire mieux ? Est-ce que tu n'aurais pas pu avoir une production plus grande ? Plus intéressante ? ». Des choses comme ça. Je pense que le pire ce sont les exigences personnelles.

V. M. M. : Sentez-vous que votre pratique vous est vitale ? Est-ce que c'est vital pour votre vie d'être artiste, d'être pratiquante d'art ?

R. A. : Oui, sinon je ne m'embêterais pas à faire ça. J'aurais une vie plus facile et un cadre plus...

V. M. M. : plus facile, ça veut dire quand on est en tant qu'artiste, ce n'est pas...

R. A. : Non, je ne pense pas que ce soit une position facile. On te demande toujours de te justifier... Pourquoi on fait ça et pas autre chose...Et alors au final, avoir une vie plus conventionnelle, c'est peut-être la bonne planque, on est comme tout le monde et on ne se pose pas de question et ça avance tout seul. Mais je pense pour tout le monde... La majorité des artistes, enfin, j'espère si on le fait, c'est parce que c'est vital, car on se complique un peu la vie, c'est assez précaire comme situation donc heu... Sinon, je ne sais pas, j'aurais fait une école de commerce et là, j'aurais déjà une vie toute tracée et tranquille.

V. M. M. : Est-ce tu as un message pour dénoncer des choses que tu n'aimes pas dans notre société en rapport avec les femmes ?

R. A. : Oui, alors comme je disais du coup quand j'ai fait ma rapide présentation. Donc, c'est penser, réfléchir autour de la représentation du corps dans l'art, dans la société. Donc, ça m'est arrivé de faire des œuvres un peu « réponse » à d'autres œuvres emblématiques où par exemple, j'avais fait une réponse, une performance-réponse au travail d'Yves Klein. Par exemple, quand il... Parce qu'on a tous l'image de ses tableaux avec les bleus, avec les corps de femmes, etc. Mais, pendant la réalisation du tableau, il y a toute une partie de performance extrêmement codifiée. Il a invité du monde, un orchestre qui jouait la même note de musique en continu et lui, il était là, il peignait en bleu les femmes des coudes jusqu'aux genoux dans un rituel et après elles s'élancent sur la toile. Un truc hyper codifié, hyper léché au millimètre et dans cette envie du coup de récupération, de réappropriation du corps, j'avais fait une performance où j'étais peinte de la même façon que les femmes d'Yves Klein et donc, on me voit froter le corps pour enlever la peinture et en gros, se détacher de cette espèce d'objet de création artistique et je l'avais appelé : « I'm not a paintbrush anymore ». « Je ne sers plus de pinceau » et en fait, au fur et à mesure de la vidéo, on voit vraiment le bleu partir et le rouge à force de froter de la peau qui devient rouge, qui réapparaît, qui s'irrite, qui ressort, qui se révèle à nouveau.

V. M. M. : C'est bien en fait le nom : « I'm not a brush anymore ».

R. A. : Ouai, c'est fini ! Genre, je ne suis plus ton pinceau. J'essaie de reprendre possession de moi, de mon corps, pleine puissance de ma création en fait. Et c'est ça aussi que j'essaie un peu de faire dans mon travail. Après, je pars beaucoup de mon corps que j'utilise pour produire des pièces. Là

dans celle-là ou d'autres où j'avais fait des réponses aussi à **Pierot Mamzeni** et ses pièces où il vendait des corps de femme. En fait, il y avait trois types de timbre et il vendait les timbres et il disait voilà là...En fonction de la couleur, soit la femme est une œuvre d'art, est un objet d'art en entier, soit seulement quand elle effectue ce geste ou alors seulement, cette partie de son corps.

V. M. M. : C'est très intéressant aussi de parler du corps de la femme, qu'elle n'est plus un objet...

R. A. : ...Mais un être à part entière, créatrice à part entière. ON peut prendre possession complète de toute cette partie, cette sphère artistique parce que c'est vrai qu'on nous voit comme muse féérique, très rêvée, très idéalisée... Voilà, on est forcément une Ophélie à moitié morte dans l'eau par amour et on n'est pas des combattantes, des conquérantes... Enfin donc, à un moment, c'est bon ! C'est cette espèce de romantisme un peu malsain genre hop ! On nous met de côté et on va essayer de montrer ce que c'est réellement, ou, travailler autour des canons de beauté à travers l'histoire. Qui décide ce que sont les canons de beauté ? C'est notre corps, mais ce n'est pas nous qui décidons ce qui est beau ou pas. Et j'avais du coup fait des sculptures. En fait, j'avais fait des moulages en plâtre sur moi avec différentes parties de mon corps. Quand on les voit comme ça, il faut vraiment aller de très près... On s'en rend compte... Ah bas... C'est un genou, c'est une hanche parce que voilà, on voit le grain de la peau, c'est assez fin. Et, c'était un peu comme une recherche archéologique où on va retrouver des morceaux de corps, on recrée comme des espèces de petits bas-reliefs qu'on retrouve ou on recrée un idéal de beauté. Et au final, chacun, chacune, tout le monde était invité à se mouler des parties de soi pour venir redécouvrir son canon. Créer son propre canon de beauté et l'ajouter à la liste. Parce qu'il n'y a pas... Il faut qu'on apprenne que tout est pluriel. Il n'y a pas une option et c'est tout. Ce n'est pas le féminin, ce sont les féminins ! C'est hyper pluriel. Il ne faut pas l'oublier quoi... Il faut essayer au mieux d'inclure tous et toutes.

V. M. M. : Oui, c'est ce que je pensais parce que le moment, c'est parce que toujours l'histoire de l'art un peu, il était toujours masculin. Et le fait de répondre à des œuvres qui sont déjà faites, c'est très intéressant. Le fait de dire que le corps, c'était toujours le corps féminin utilisé comme tu dis un « brush » et un pinceau, du coup ça, c'est très...

R. A. : Oui et c'est aussi repenser la forme d'accrochage aussi de ce corps toujours présenté en hauteur, mise en valeur... Est-ce qu'au final, on ne le présenterait pas au sol, est-ce qu'on ne le regarderait pas de haut, est-ce qu'on ne le mettrait pas d'une autre façon ou repenser aussi les formes d'accrochage classiques qui font qu'on érige comme quelque chose d'hyper sacralisé, d'hyper fabuleux ces corps-là. Est-ce qu'on n'a pas ça aussi et ça fait partie du coup de ce que j'ai pu faire dans mon travail de penser mes accrochages différemment. Me dire : « Je vais peut-être créer un support exprès, un petit socle bas pour projeter, qu'on va regarder de haut comme ça, on

regarde le corps d'une autre façon, d'un autre niveau et changer ça. Réfléchir ! Après, je ne sais pas. Je n'ai pas la réponse de quel est la meilleure présentation, la meilleure proposition-solution. Mais bon, essayer de tester des choses et puis, peut-être que ça donnera une idée à une autre personne. Qu'elle dira : « Ah bah attends. Si on met comme ci ou qu'on met comme ça est-ce que ce ne sera pas plus intéressant ». Mutualiser les pensées, les idées pour essayer d'évoluer le plus possible.

V. M. M. : Est-ce que vous pensez que l'histoire de l'art était un peu discriminatoire envers les femmes ?

R. A. : Toutes les histoires. Oui ! Qu'elles soient histoire de l'art, grande histoire, et même dans l'histoire personnelle des familles. Après moi, j'ai essayé de traiter ce sujet dans le mémoire que j'ai fait aux Beaux-arts où je raconte l'histoire de ma grand-mère qui part d'Espagne franquiste sous la dictature qui part en France et qui arrive en France quelques mois avant mai 68. Donc, elle se retrouve dans un complet changement, bouleversement de pensée, de façon de voir le monde, son corps... Penser plein de choses quoi ! Choc total de culture ! Et en fait, en regardant, en cherchant, j'ai essayé d'associer son parcours, sa façon de penser à des œuvres artistiques. Et c'est vrai qu'avant les années 60, il n'y a pas grand-chose auquel on peut... avant c'est que des hommes majoritairement ou alors, enfin bon, il y a eu quelques femmes, mais si on regarde, soit elles ont pris des noms d'homme. « George Sand », elle s'est fait passer pendant des années, avec un pseudonyme, pour un homme avant qu'elle soit vraiment installée, à dire : « Oui, je suis une femme, je peux prendre plein d'amants et faire ce qui me chante et être avec les plus grands ». Mais il a fallu combien d'années avant... Elle était déjà bien reconnue avant de s'assumer et de faire ce qu'elle a pu faire. Les autres femmes avant dans l'histoire, c'étaient toujours des maîtresses ou des choses comme ça. Elles étaient toujours sous la main de quelqu'un d'autre. C'était la « maîtresse de... », la « fille de... ». Elles n'étaient pas une entité à part entière et ça, c'est hyper important. Et donc, moi de ce que je vois, après, il y a sûrement des choses où je suis passé à côté, que je n'ai pas pu, je ne connais pas tout, mais au moins, ce que j'ai pu voir, c'est qu'avant les années 60-70-80-90, là, on a vraiment une explosion des artistes femmes ou on en parle plus ou voilà, on mélange l'intime et le public, on casse les codes, on essaie de sortir de la maison. Mais les thématiques sont souvent les mêmes, il y a l'idée de s'échapper de quelque chose. On s'échappe de la maison... Enfin, comment elle s'appelle... Je crois que c'est **Brigitte Georgherson**. Elle se prend en photo où elle s'écrase le visage contre une plaque de plexi puis elle est habillée comme une parfaite ménagère, un petit collier de perles, un petit col Claudy, etc. Et puis, il est écrit : « Sortez-moi d'ici ». Genre, je veux sortir de là. On essaie de s'échapper !

J'ai l'impression que depuis ça, qu'est-ce qu'on a fait ? Il ne s'est rien passé de nouveau. Il ne s'est rien passé de plus. On s'est battue, on a fait un pas et on s'est dit : « OK, on nous a donné ça ». Genre « Waw ! » on ne s'attendait pas à ce qu'on allait nous le donner et puis, on a fait genre : « OK ». Et après, je ne sais pas si on s'est reposées... Et ce sont des droits tellement fragiles qu'ils sont tous les jours remis en question. Je ne sais pas ce qu'on fait ! Je ne sais pas pourquoi on n'avance pas.

V. M. M. : En tant qu'artiste, pensez-vous qu'il y ait une solution pour dépasser un peu... ?

R. A. : J'aimerais ! J'aimerais ! Après, je me dis qu'avec ce que je fais si ça peut faire réfléchir quelqu'un ou deux. Déjà une personne, ce serait déjà fabuleux et qu'elle rentre chez elle et qu'elle se dise : « Ah oui, il y a peut-être quelque chose à faire. Peut-être que j'ai envie de communiquer là-dessus avec une autre personne ». Et que cette personne-là passe le message à une autre et qu'on fasse un truc un peu boule de neige. Ce serait génial. Après, moi, c'est mon idée de l'art et c'est ce que j'ai l'impression qu'on a un peu perdu toutes ces dernières années, c'est le côté de passer un message et de communiquer les uns avec les autres. Moi quand je vais dans les musées et que je regarde, j'ai l'impression de voir énormément de géopolitique, mais c'est à un moment donné, je raconte comme du journalisme, je raconte ce qu'il s'est passé, ce que j'ai vécu de mon point de vue, à telle époque, dans tel pays. Donc, à travers mon histoire, j'essaie de relater des faits de ce que je vis, de ce que je vois, de ce que je ressens et si quelqu'un d'autre peut s'identifier et que ça peut le faire réfléchir. Ce serait genre fabuleux et s'il y a déjà une personne, on a déjà tout gagné.

V. M. M. : Mais vous pensez que c'est essentiel ?

R. A. : Il faut continuer ! Après, je ne sais pas si ça ne bouge pas assez vite pour moi. Mais il faut continuer parce que si on dit : « Ça ne sert à rien ». Alors, on arrête là et rien ne se passera plus. Il faut continuer d'essayer.

V. M. M. : Qu'est-ce qui pourrait être amélioré pour vous permettre de pratiquer véritablement votre art ?

R. A. : Je ne sais pas. Parce qu'au final, on idéalise tous quelque chose... Ah ! Si c'était comme ci ! Ah ! Si c'était comme ça ! Si on a tout ce qu'on veut, est-ce qu'on produirait pareil ? Est-ce qu'on ne fait pas ce qu'on fait aujourd'hui parce que c'est difficile ? Parce qu'on a quelque chose à dire, parce qu'on est révolté contre quelque chose ?

Après, c'est clair que ce serait bien si on avait une société un peu plus juste. S'il y avait un peu plus de place pour tout le monde et qu'on se rende compte qu'on peut peut-être tous être un peu là et

profiter ensemble. Ce serait bien ! Mais aujourd'hui, ça se passe comme ça, car on a ces conditions-là et qu'on sait pourquoi on le fait. Demain, si c'est différent, les motivations seront différentes donc ça ne change rien. Je ne sais pas. Je n'ai pas de...

V. M. M. : Qu'est-ce que vous espérez, attendez des institutions et des citoyens parisiens pour plus d'équité envers les femmes de différentes origines souhaitant être artistes ?

R. A. : C'est un double job. Je pense que les citoyens peuvent faire changer une société, mais la société peut aussi faire changer les citoyens. Donc, dans ce cas précis, je ne sais pas vraiment dans quel sens, il faut... Ça pourrait être pareil, je ne sais pas dans quel sens ce serait le plus efficace et le plus intéressant. Après, c'est vrai que ce serait bien que les institutions se rendaient un peu plus compte de la réalité de ce que c'est d'être artiste. Parce que c'est vrai qu'elles sont basées sur un modèle assez historique et qui n'est plus une réalité d'aujourd'hui. On fonctionne comme ce qui se passait dans les années 70, mais aujourd'hui, on a évolué, on a changé, la société a changé, les besoins ne sont plus les mêmes, les tarifs ne sont plus les mêmes non plus pour vivre. Oui, donc je vois quand on travaille sur de gros projets comme j'ai pu assister différentes artistes. Elles bossaient avec de grosses institutions et de gros trucs et quand ils disent : « Bah, non, ce n'est pas nous de penser la rémunération des assistantes »... Bah qui sait en fait ? Si ce n'est pas à vous de le penser ? Quand ton projet, il est censé durer un an et que tu as un budget et qu'ils te disent au final, ça va en durer deux, mais que le budget reste le même. Et donc, tu produis deux fois plus de travail pour le même prix. Mais pareil, quand ils te disent : « On te remboursera sur facture » ; OK, ils te refont une facture, mais toi, tu dois repayer des charges et des choses derrière, ce n'est pas logique. Au final, tu ne gagnes pas réellement. Peut-être que tu dépenses plus que ce que tu gagnes au final. Il y a plein de petites choses qui ne sont pas cohérentes, mais ça, c'est le système et la bureaucratie en général qui n'est pas adapté réellement à la société et à ce qu'on fait. C'est entre la pensée et la pratique. En théorie, OK, mais après, en pratique, ça ne marche pas. Et ce n'est pas viable. C'est une « **drofonde** » complète sociétale.

Comme je disais, il y a un budget et on vous dit voilà, vous avez autant de budgets pour tel projet. Tu ne peux pas utiliser ton argent comme bon te semble. Si tu dis, moi, je vais utiliser 2000 euros pour rémunérer une assistante et qu'on te dit : « Ah bah non ! Tu ne peux utiliser que 400 euros par mois. Si tu veux la rémunérer plus, il faut que tu le sortes de ta poche ». C'est mon budget au fait ! Si j'ai besoin que cette personne soit là, à bosser 70 heures par semaine pour que mon projet soit viable, je ne peux pas lui donner que 400 euros. C'est logique. En fait, on n'est pas rémunéré à la juste valeur. Et pareil quand tu leur dis : « J'ai besoin de matériel pour la production » ; « Pas de problème, dis-nous, on fera les commandes, mais il faut qu'on ait les commandes 15 jours à

l'avance ». Sauf que quand on est dans la production artistique, des fois, c'est sur le moment qu'on se rend compte que ça, ça ne marche pas. J'ai besoin de tel truc pour avoir cette solution-là et il y a besoin d'aller l'acheter sur le moment. Ou quand on leur dit : « Il y a 10 jours compressibles de temps de séchage ou des choses comme ça, non ! ». Ils ne comprennent pas, ils le pensent différemment, ils n'ont pas de vraie réalité pratique. Et les personnes qui sont dans ces administrations-là qui sont censées gérer les artistes sont des bureaucrates et pas des artistes. Donc après, ce n'est pas de leur faute. Il faut aussi des comptables, des gens de bureaux pour savoir faire ces choses-là, mais avoir une réalité un peu pratique, c'est bien aussi pour communiquer et travailler en bonne intelligence ensemble. Du coup, on se retrouve dans des trucs d'incompréhension. On se dit les institutions publiques qui sont censées nous accompagner, ne nous accompagnent pas. Et tu te retrouves tout seul et tu te dis : « Bah en fait vers qui je me tourne ? » Est-ce que je vais vers du public ? Si le public ne peut rien pour moi, est-ce que je vais vers du privé ? Est-ce que je m'autofinance ? Qu'est-ce que je fais ? Et du coup, plein d'artistes se retrouvent avec plein de jobs. La majorité, ils sont obligés d'avoir un job alimentaire à côté parce qu'en tout cas, je n'ai pas l'impression qu'en France, on puisse vivre à 100 pour cent de son travail artistique ou alors juste une petite élite, un petit pourcentage. Sans artiste, qu'est-ce qu'on fait ? On sort de chez nous et on a quoi ? On n'a pas grand-chose. On s'ennuie pas mal. On n'a plus de cinéma, on n'a plus d'expo, on n'a plus de théâtre, on n'a plus de concert.

V. M. M. : Avez-vous une idée comment l'artiste peut créer sa propre économie ?

R. A. : Oui ! C'est aussi pour ça que je suis venue à l'**ENDA**, pour réfléchir à ce genre de chose. Parce qu'à l'école, en tout cas aux Beaux-arts, on ne l'apprend pas. On ne nous montre pas ça. On peut théoriser pendant des heures et des heures sur une couleur, sur la symbolique d'un objet dans un tableau dans l'histoire de l'art, mais les choses très concrètes comme comment s'inscrire en tant qu'artiste-auteur, toutes les questions de TVA, est-ce que je me mets en déclaration contrôlée ou est-ce que je me mets en je ne sais pas quoi... On ne nous l'apprend pas. On ne nous apprend pas la différence. On sort de là et on se dit : « bon bin OK ! » Alors qu'avec un bon, tu déduis tous tes frais, avec l'autre, tu as juste un abattement. Au final, à la fin de l'année tu as quand même une différence sur ce qu'on a à payer, sur ce qu'on va toucher, comment tenir notre comptabilité, ça fait partie du métier. Comment on nous apprend à développer une pensée critique, à développer des idées, on ne nous apprend pas à remplir des dossiers et la majorité du travail d'artiste, c'est remplir des dossiers. Enfin, il y a des jours, j'ai plus l'impression d'être une secrétaire que d'être une artiste. Et je me dis là, ça fait 15 jours que je suis devant mon ordi à écrire un dossier parce qu'il faut, je ne sais pas moi, 50 000 caractères de « je ne sais pas quoi » et tu es là : « Bon, et je produis quand en fait ? » Parce qu'on passe notre temps à chercher des fonds pour

produire alors qu'on devrait peut-être plus nous apprendre à produire avec rien, avec ce qu'on a sous la main. Parce que l'école c'est un entre soi hyper privilégié, on a du matériel. On a énormément de matériel. En tout cas, là où j'étais, j'avais beaucoup de matériel à ma disposition. C'était génial, c'était fabuleux. Mais après quand tu sors, tu as l'habitude d'avoir tout un pôle technique pour le bois, pour faire des soudures. Tu as 10 000 caméras, des micros, des imprimantes 3D, des studios sons, tout ce que tu veux sous la main. Tu as un plateau géant avec fond vert, des rails, des lumières, tu fais tout ce que tu veux et tu sors et tu te dis : « Bon, j'ai mon téléphone et mon ordi, qu'est-ce que je fais maintenant ». La sortie, la réalité de l'après est différente et puis, il reste à se trouver un atelier. Mais on n'a pas forcément les moyens ou la possibilité. Les tarifs sur Paris sont très chers pour les ateliers. Nos rentrées dans des collectifs, bah c'est génial, mais il faut avoir un réseau qui marche et il faut que les gens aient aussi envie de monter un collectif avec toi ou de t'ajouter dans leur réseau.

V. M. M. : En tant que femme, est-ce que c'est facile ?

R. A. : À ce niveau-là, je pense que c'est un peu compliqué pareil pour tout le monde. Après, en tant que femme, peut-être un peu plus. Après, c'est vrai que je vois qu'ils sont entre eux, qu'ils sont contents. Ils s'aident. Après, il faut pousser un peu plus les portes. Mais bon, comme c'est déjà un milieu difficile, ça fait partie de ses... Un petit peu plus, un peu moins, c'est déjà compliqué. Est-ce que ça change vraiment à ce niveau-là ? Là, je ne sais pas. Mais après, je pense qu'il faut qu'on ait l'air plus crédible qu'un homme. Parce que moi, je vois certains artistes, certaines personnes avec qui j'étais et ils se font encensés alors que moi quand je regarde, ce ne sont que des mots compliqués pour ne pas dire grand-chose. Moi, je vois ça, je me dis, c'est creux, c'est vide, mais c'est peut-être moi qui ne comprends pas le sujet de la personne. Mais moi, je le vois, beaucoup de bruit pour pas grand-chose. Alors que nous quand on vient et qu'on propose un projet, j'ai la sensation qu'il faut que ce soit beaucoup plus solide, beaucoup plus soutenu. Mais ça après, c'est en général dans la société. Poste équivalent, salaire moins important et connaissances plus grandes et porte à porte. Parce que sinon, ça ne marche pas. Ça, c'est un problème sociétal en général, pas que dans l'art. On nous oblige par rapport au temps de parole. Un homme va complètement oser prendre la parole et parler pour ne dire pas grand-chose et nous, quand on va se dire, je vais monopoliser du temps d'écoute aux gens, ce n'est même pas un temps de parole qui nous appartient. Je vais monopoliser un temps d'écoute aux gens et pour leur dire ce que j'ai à dire, il faut vraiment que ce soit intelligent. Je ne vais pas embêter les gens avec ce que j'ai à dire pour un truc futile ou pas intéressant ou faire une redite. Alors que je ne pense pas que les garçons se posent réellement cette question-là. Ils ont un truc à dire, ils ouvrent leur bouche, ils le font. Et moi, il y a plein de fois où je me dis, mais non, je ne vais pas dire ça, c'est débile comme question.

Ça a déjà été dit non ? Ce n'est pas important, ça ne va rien rajouter au débat donc, on se tait, mais ça, c'est dans l'éducation même quand on élève les petites filles.

V. M. M. : Qu'est-ce que vous aimeriez transmettre comme conseils comme encouragements aux artistes femmes, aux jeunes filles ?

R. A. : Aux jeunes filles... Qu'elles n'aient pas peur et qu'elles osent prendre leur place parce que personne ne leur donnera. Donc qu'elles aillent et qu'elles se battent pour elle-même et si elles peuvent le faire ensemble. Ce serait fabuleux parce qu'on a trop souvent l'habitude de, et ça, c'est très bizarre, parce qu'on se plaint toutes des mêmes choses, j'ai l'impression qu'on n'est pas aidé, mais bon, quand il s'agit de se descendre, on est les premières à se descendre les unes les autres. Et ça, je trouve ça vraiment dommage. Si on peut avoir plus de souhaits de sororité, plus d'empathie et de bienveillance les unes avec les autres parce que le choix de l'une n'est peut-être pas le choix de l'autre, mais toutes les options sont valides. Donc qu'on s'accepte vraiment, ça se serait bien et qu'on arrête de se prendre la tête pour des trucs futiles genre notre maquillage, notre coupe de cheveux ou la taille de notre pantalon, on s'en fout ! Ce n'est pas important. Quoiqu'il arrive, ce sera très bien. Qu'on se focalise sur de vrais combats ensemble, plutôt qu'on s'embête avec ce que la société, les images pourries que la société de consommation nous met dans la tête. On a des travaux plus importants à réaliser, je pense.

V. M. M. : Seriez-vous intéressée de participer activement à une plateforme de rencontre encourageant le dialogue autour de l'art et pour les femmes artistes de cultures diverses et internationales dans le but de se faire entendre au niveau européen ?

R. A. : Ouais, carrément ! Moi, je pense que toutes les opportunités sont bonnes pour qu'on crée du réseau toutes ensemble et qu'on s'entraide, qu'on s'écoute, qu'on s'apporte et au final, plus on se rencontrera et plus on pourra essayer de penser et de réaliser de nouvelles choses. Parce que si on reste chacune, toute seule dans notre coin, on ne pourra pas avancer.

V. M. M. : Super ! Merci beaucoup, c'était très intéressant. Je suis ravie d'avoir fait votre connaissance. Vous êtes très souriante et j'aime beaucoup les conseils que vous avez donnés aux jeunes filles. C'est bien que vous ayez dit que nous devons travailler toutes ensemble pour avoir une union.

R.A. : Oui ! Une lueur d'espoir.

V. M. M. : Merci pour ce partage.